

Par
JOHANNNA LUYSSSEN

L' action de ce roman se passe au Canada, c'est-à-dire nulle part. Et son génie est de nous emmener à destination, c'est-à-dire nulle part - vous suivez? - en formant tant d'entrelacs que l'on s'y perd volontiers. Dans *Solomon Gursky*, de Mordecai Richier, les détails, les époques, les person- nages s'entrecroquent: on s'égarer, c'est bon. On reprend sa respiration et on avale, non sans hébétude, 600 pages de saga familiale sur fond de success story à la canadienne -les Gursky sont des milliardaires montréalais partis de rien. Et on voyage beaucoup dans ce livre, dans le temps et dans l'espace, de la guerre de Sécession au Montréal des années 70, avec des tas de mots en yiddish par-dessus le marché, ainsi que du foie haché sur des craquelins, car tout le monde ou presque est juif dans cette histoire.

Cette épopée bizarre commence en 1851, à Magog, à une centaine de kilomètres de Montréal. Il est ques- tion d'un millénariste juif, Ephraïm Gursky, petit homme féroce aux yeux de braise et à la barbe noire comme de l'encre que la neige recouvre, formant de drôles de sta- lactites: «On aurait dit qu'elle grouillait de serpents blancs», di- sent de lui les autochtones. D'abord surpris, puis conquis par le cha- risme hypnotique de Gursky 1^{er}, les Indiens Blackfoot adoptent rapide- ment ce bizarre chef autoproclamé d'un mouvement adventiste non moins saugrenu, qui annonce au village que l'Apocalypse, c'est maintenant. Est-ce l'abus de tort- boyaux? Frère Ephraïm se trompe de date et devient la risée du village entier s'ilôt que la fin du monde lui fait faux bond. Ainsi, le 2 juin 1851, lui et quelque 200 millénaristes réunis dans la salle communautaire de Magog finissent bredouilles et idiots puisque rien ne se passe à l'heure dite - ils sont vêtus, comme il se doit, d'une robe d'ascension.

Mais frère Ephraïm se fiche bien des raiïeries des sceptiques, et au fond, quelle importance que l'Apocalypse ait lieu en 1850, «comme initiale- ment prévu», en 1852 ou même, comme il l'écrira, lui l'éminent auteur des *Preuves tirées des écritures d'un second avènement du Christ dans les Cantons-de-l'Est vers l'an 1850*, le, heu... le 26 fé- vrier 1853? Non plus.

CORBEAU SYMBOLIQUE

Peu lui chaut car Ephraïm a trouvé un moyen très lucratif de survivre: en monnayant à des Indiens, qu'il contribue à rendre alcooliques, un breuvage maison à base de piments, de gingembre de la Jamaïque, de mélasse, de tabac, et de whisky, le tout dilué avec l'eau du ruisseau d'à côté. Cela dit, l'illustre patriarche est loin d'être sédentaire: il est sur- tout de tous les mauvais coups. Il est trafiquant d'armes à La Nouvelle-Orléans pendant la guerre de Séces- sion; proxo dans les bas-fonds lon- domiens de Whitechapel; déporté

LIVRES/ MORDECAI RICHER, SAGRÉMENT MORTAÏ

Fresque Quinze ans après la mort de l'auteur juif canadien aux relations conflictuelles avec son pays et sa religion, deux éditeurs s'associent pour redonner vie à «Solomon Gursky», vaste roman tragicomique.

par les Anglais, on le retrouve en pleine rue vers l'or, non loin du fleuve Klondike, pianiste dans un salon de Dawson, et il passe même par Saint-Pétersbourg, qu'il fuira après un pogrom, juste après avoir trouvé l'amour en la personne de sa future épouse, Sarah.

CRITIQUE

Le Canada, terre promise? Sans doute. Le fondateur et patriarche de la famille, véritable héroïne de ce roman- fleuve, y a élu domicile, parle la lan- gue des Indiens, ainsi que l'esqui-

man -là-bas, on le surnomme l'ulti- gag: le corbeau.

Il faut s'attarder sur cette histoire de corbeau: c'est le totem du livre. C'est en effet cet animal gothique- fantastique (on pense à Edgar Poe) qui orne la couverture de ce roman foisonnant de Mordecai Richier, écrivain canadien anglophone rela- tivement méconnu chez nous. C'est grâce au travail conjoint du Boréal, éditeur canadien et des Editions du sous-sol que son œuvre entame, quinze ans après sa mort, une se-

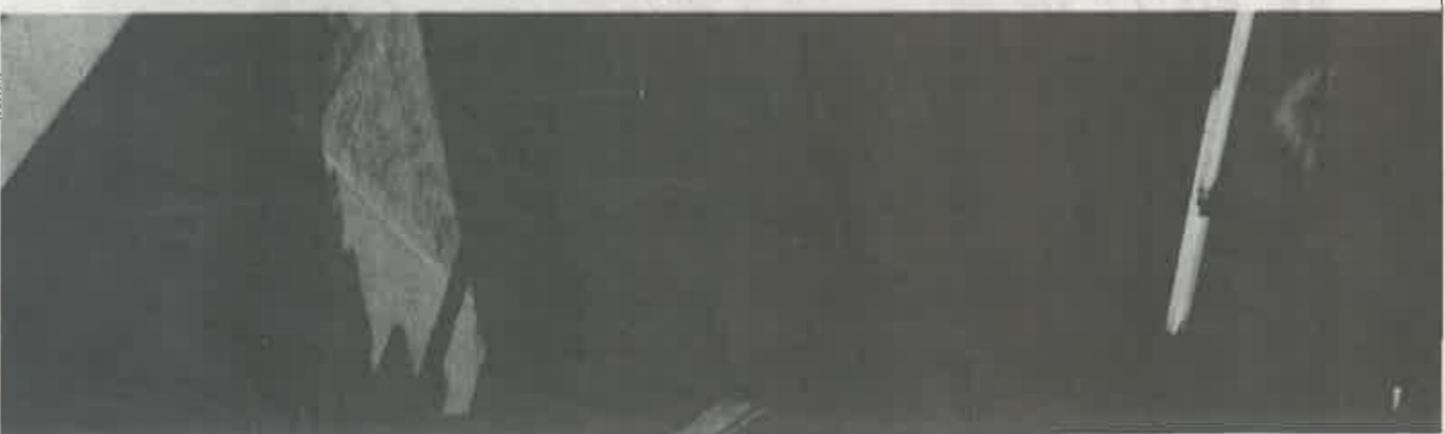
conde jeunesse. *Solomon Gursky*: le titre est imposant. En anglais, c'est un peu diffèrent: *Solomon Gursky Was Here*. On dirait un graffiti malicieux qu'on trouverait dans les toilettes d'une station-ser- vice. Dérisoire et mordant.

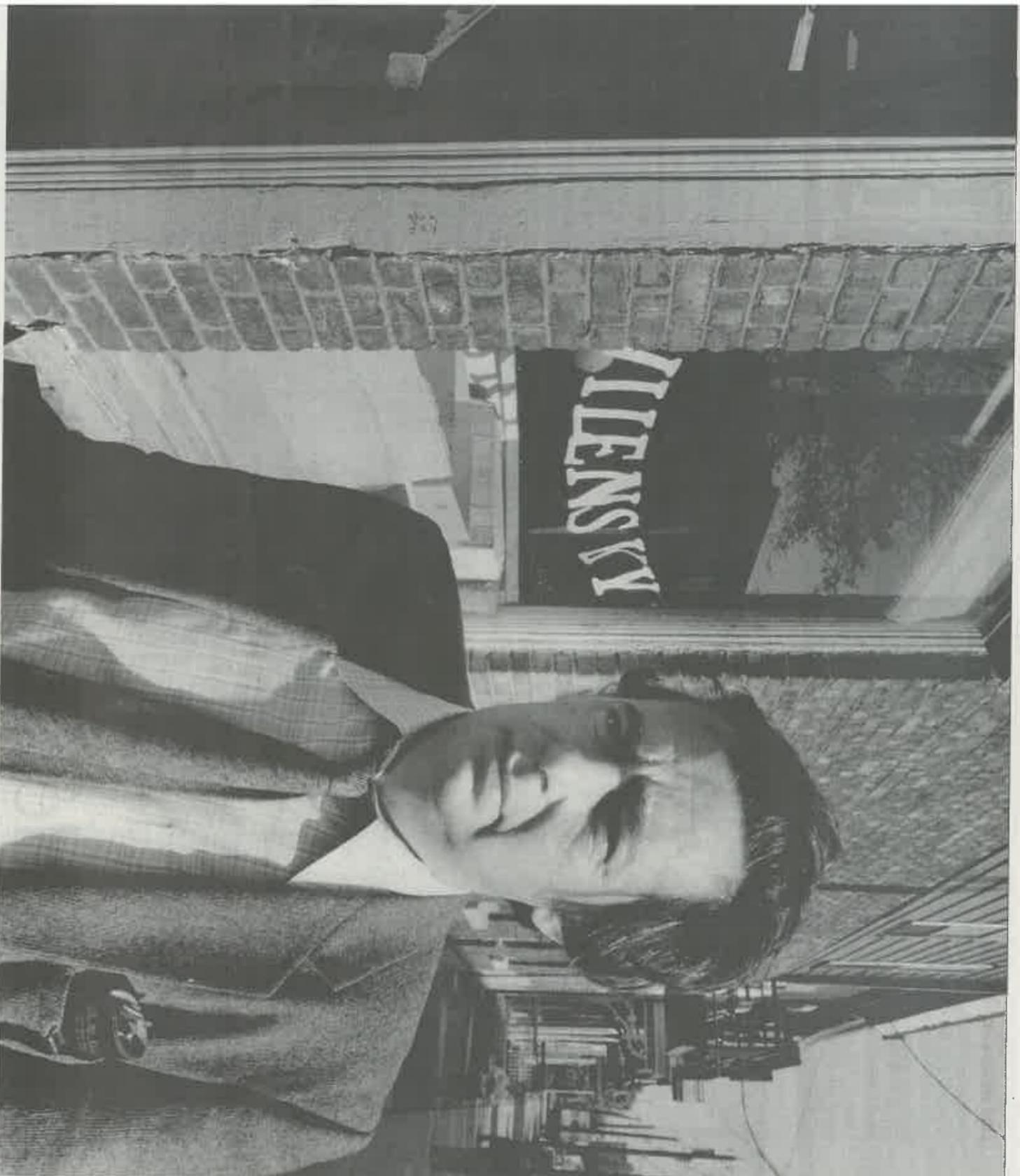
Mais qui est Solomon Gursky? C'est tout l'enjeu de ce roman, qui re- trace, sans croire une seule seconde à la fiabilité de son récit, la quête d'un pluminif alcoolique des an- nées 70, Moses Berger, cherchant à retracer la vie du petit-fils

d'Ephraïm, le mystérieux Solo- mon Gursky. Un homme dont on sait peu, au fond, si ce n'est qu'il a disparu dans des conditions tragi- ques, à savoir un accident d'avion; un homme qui avait beaucoup d'en- nemis et qui fréquentait la mafia; un homme qui se dévoile par bribes, comme cette famille à la tête d'un immense empire financier, petits bouts d'une mosaïque bizarre, où l'on lit, entre autres, cette phrase troublante: «Solomon a trahi les es- poirs placés en lui.»

INTELLOS PRÉCARES

Ainsi écrit Mordecai Richier (1931-2001), que certains connaissent pour son roman *Le Monde de Barney* (joliment adapté au cinéma en 2010 avec Paul Giamatti, ainsi que des caméos de ses compatriotes Ted Kotcheff, David Cronenberg ou Atom Egoyan). C'est un outsider, un paria, un misanthrope. Un Cana- dien dans un milieu culturel ma- joritairement dominé par les États- Unis, un anglophone chez des Ca- nadiens de Montréal majoritaire-





Mordecai Richler en 1986.
PHOTO DICK LOEK TORONTO
STAR GETTY

ment francophones, et un juif chez des Montréalais majoritairement catholiques. *«Être canadien et être juif, c'est émerger deux fois du ghetto»*, écrit-il dans l'introduction de son essai *Hunting Tigers Under Glass*, en 1968.

C'est peu dire qu'il n'est pas tendre avec son pays d'origine, et sa ville natale. Il est né en 1931 dans le quartier populaire du Mille End, trois ans avant un autre Montréalais célèbre, rapidement exilé celui-là, Leonard Cohen. L'écrivain a tenu des propos très acerbés à l'égard de son pays, et des mouvements nationalistes québécois. Et il l'a payé cher. Comme le résume son éditeur français, Adrien Bosc, les Canadiens francophones *«auraient aimé aimer Richler»*. Mais il est difficile d'attraper des mouches avec du vinaigre. Quant aux juifs de Montréal, ils auraient adoré faire de cet homme leur écrivain fétiche, lui qui jonche ses romans de *kikes*, de *petzel*, de *shnupper*, et qui a si bien saisi l'ambiance, les bruits, les couleurs des rues du Mille End. Mais pour cela, il fal-

lait répondre à une question, qu'ils se sont posée à la lecture de l'un de ses grands romans, *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (dont on attend une traduction début 2017), et que résume, là aussi, Adrien Bosc: *«Pourquoi avoir créé un personnage aussi méprisable que Duddy Kravitz et lui avoir donné un nom juif?»*

D'écrivain phare, Mordecai Richler deviendra donc écrivain culte – en attendant que les susceptibilités se taisent. Montréal a récemment traîné des pieds à donner son nom à une bibliothèque de la ville, le maire de l'arrondissement arguant au journal *le Devoir*: *«Nommer une bibliothèque francophone en l'honneur d'un homme qui avait une relation plutôt tumultueuse et controversée avec la majorité francophone du Québec n'est pas une décision éditoriale à prendre»*. Pourtant, les francophones auraient tort de se sentir spécifiquement visés. Richler n'était tendre avec personne, surtout pas avec lui-même. Voici comment il raconte, des années plus tard, son exil à Paris, en 1951, à l'âge

de 19 ans, dans une ville où il passe deux ans et croise James Baldwin comme Mavis Gallant, boit des verres au Select et à la Coupole, à l'époque où ça ne coûtait rien et où Montparnasse était encore peuplé d'intellos précieuses de son espèce. *«Ce serait agréable, ce serait tout attendu de dire avec le recul que nous formions un groupe uni par une même rage politique, une même philosophie littéraire ou un même dégoût esthétique pour tout ce qui était américain, mais, en vérité, nous nous étions choisis les uns les autres uniquement parce que nous parlions un certain sens du ridicule.»*

QUEULES DE BOIS

Il est étrange de vivre sur les restes de cette génération perdue, Hemingway ou Fitzgerald qui, de toute façon, les ont précédés, et avec quel talent, de trente ans. Et Richler de dresser ce constat, amer autant qu'acide: *«Où que j'aille, j'arrive trop tard. L'orgie a fui ailleurs.»* Voilà bien une phrase de Richler. Il y a tout cela, de l'amertume et de

l'ironie dans ses livres, de l'acidité mais surtout beaucoup de lucidité. Ses personnages sont des paumés, des fantoches, de pauvres âmes que la vie transbahute, des fourbes ou des cyniques, des filous. Il y a beaucoup d'alcool dans son œuvre, mais surtout des gueules de bois colossales, comme celle de cet ivrogne de Moses Berger, qui se réveille un matin de 1973 dans les chiottes d'un bar miteux, détraqué, dans une flaque infecte, les cheveux encroûtés de sang: la vie, cette crise de foie perpétuelle. Il y a enfin beaucoup d'humour, et des scènes grotesques et tragiques, comme ces perdrix qui titubent, saoulés d'avoir picoré une pomme fermente. Cela se passe, naturellement, le jour où

Moses entame sa quête vers l'invisible, l'inénarrable, l'insaisissable Solomon Gursky. De toute façon, rien de ce qui est écrit ici n'est vrai, et pourtant tout est juste. *Solomon Gursky* a beau être d'une érudition étourdissante, les informations qu'on y lit ne mènent à rien, les quêtes sont perdues d'avance,

les personnages avancent dans le blizzard et, surtout, les hommes mentent effrontément.

Au sujet d'une discussion de scientifiques autour du destin funeste d'une expédition mystérieusement disparue corps et biens dans le Nord-Ouest en 1845, sur un bateau appelé l'Erêbe (ce qui correspond, dans la mythologie grecque, à une région de l'enfer où passent les âmes des défunts), un chercheur déclare ceci, qu'on reprendra volontiers à notre compte: *«Toute cette histoire n'était qu'un écran de fumée. Ou plutôt, ajouta-t-il en regardant Moses droit dans les yeux, un écran de viande fumée.»* ♦

A lire aussi: «Un certain sens du ridicule, notes sur Paris en 1951 et après», traduit par Dominique Fortier, revue *Faulléon*, automne 2015.

MORDECAI RICHLER

SOLOMON GURSKY Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné. Éditions du Sous-sol-Le Boréal, 640 pp., 24 €.